

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans... 223 rue de Chartres... Bureau de la Presse...

TEMPERATURE Du 22 juillet 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 512 rue Canal, N.-O., Lne.

Les Révolutionnaires Cubains. Les Etats-Unis ont eu raison de la chevaleresque Espagne dans la guerre récente. Cette guerre ne leur a coûté que très peu d'hommes et relativement peu d'argent, et sous ce rapport il n'y a nullement à regretter, mais ses conséquences menaçaient de devenir onéreuses et sont des plus inquiétantes pour l'avenir.

morale de les diriger dans la voie nouvelle où ils s'engageaient. Il semblait que cette tâche, toute de bienveillance, serait facile au gouvernement de Washington, mais il en a été autrement, et il n'est guère d'années que la nouvelle république n'ait déjà causé à ses bienfaiteurs. Tout d'abord les Cubains n'ont pas su se gouverner, et il ne rége aujourd'hui un peu d'ordre dans leur pays que parce que des soldats américains y tiennent garnison, et voici maintenant qu'ils veulent traiter en ennemis ceux qui les ont émancipés. Sous un prétexte futile, la plantation de quelques cocotiers devant le fort de Morro à Santiago, qui sert de caserne à de l'infanterie américaine, des révolutionnaires s'assemblent, commencent une attaque des troupes, ne songent à rien moins qu'à s'emparer de la ville pour y établir un gouvernement indépendant. Ce plan ridicule a échoué, mais il donne une idée de l'état d'esprit des Cubains, et il fait craindre de désagréables complications.

Epilogue de l'affaire Lamana.

L'affaire Lamana, qui a causé une si profonde émotion dans notre communauté et a eu du retentissement dans tout le pays, est terminée. Le départ des condamnés pour le pénitencier de Baton Rouge hier soir est à été l'épilogue. Et maintenant que les portes de la sombre prison se sont fermées sur eux pour ne jamais se rouvrir, l'affreux drame ne sera plus rappelé que pour manifester les monstrueux tueurs d'enfant et exprimer le regret que leurs juges ne leur aient pas infligé le châtiment suprême, qui était encore trop doux pour de pareils bandits. Car il est certain que le verdict du jury de la paroisse de St Charles constitue un flagrant déni de justice. La culpabilité des quatre accusés avait été démontrée de façon palpable, si palpable même que le jury l'a reconnue en les déclarant coupables, et on ne s'explique pas que, convaincus comme ils l'étaient, les jurés aient pu trouver des circonstances atténuantes et sauver ainsi la vie des atrocités bandits qui avaient enlevé, martyrisé et étranglé le petit Lamana. Mais il n'y a pas à revenir sur l'aberration de ces jurés; ils doivent du reste comprendre aujourd'hui l'énorme faute qu'ils ont commise par l'acquiescement à leur jugement. Il est à souhaiter que cette faute n'ait pas de conséquences imprévues, et à espérer que les coupables en fuite soient promptement arrêtés. De ceux-là il sera fait bonne justice.

LA GERMAN-AMERICAN SAVINGS BANK & TRUST CO., 622 RUE DU CANAL. La Banque d'Epargne de la rue du Canal.

DEPECHEES Télégraphiques

La situation au Portugal.

Paris, 22 juillet.—Un correspondant du "Mtin" qui a été envoyé à Lisbonne pour y faire une enquête sur la situation politique du Portugal rapporte que les événements ont été grandement exagérés et que le mécontentement est simplement confiné aux adversaires politiques du premier ministre Franco. Les principaux commerçants de Lisbonne, déclare ce correspondant, sont en faveur de la dictature du premier ministre. Le premier ministre Franco a déclaré dans une interview que la dissolution du Parlement avait été nécessaire par l'opposition qu'il rencontrait constamment le cabinet dans sa politique de réformes, mais que le régime d'absolutisme se terminerait sitôt après l'élection du nouveau Parlement.

Les braconniers japonais.

Washington, 22 juillet.—M. Hiyack, conseiller de l'ambassade japonaise, s'est rendu ce matin au département d'Etat afin de s'enquérir sur les circonstances qui ont amené l'arrestation de braconniers japonais près de l'île de St-Paul. Le sous-secrétaire Adee lui a fourni toutes les informations en possession du département et M. Hiyack s'est retiré après avoir reçu l'assurance que l'incident serait traité au vant les méthodes légales usuelles.

La Situation en Corée.

Chicago, 22 juillet.—On mande de Washington, D. C., à la "Tribune":

"Dans les cercles diplomatiques on est d'avis que le changement de régime ouvrira une ère de prospérité en Corée. Depuis une trentaine d'années cet empire était troublé par des intrigues perpétuelles et le souverain qui vient d'abdiquer avait fait preuve de la plus grande incapacité. "Pour toute personne au courant de la situation en Extrême-Orient, il était évident que la Corée était destinée à perdre tôt ou tard son indépendance. Il est préférable pour les Coréens que ce soit le Japon plutôt qu'une puissance européenne qui ait assumé le protectorat de leur pays. Les deux peuples ont de nombreux points de ressemblance et sont faits pour s'entendre. L'empereur était le principal obstacle à l'expansion japonaise, et maintenant qu'il a abdiqué tout fait prévoir que le pays se développera rapidement. Les Japonais ont du reste agi avec une grande modération. L'abdication de l'empereur était chose résolue depuis le début de la guerre russo-japonaise, et il a réussi à se maintenir aussi longtemps sur le trône il le doit à la patience dont les conquérants japonais ont usé à son égard. Tentative de vol. Des voleurs ont pénétré dans les bureaux de M. A. A. Carrière, un agent de propriétés foncières établi rue Gravier, près St-Charles, hier soir vers neuf heures. Les malfaiteurs y ont fait beaucoup de dégâts, mais n'ont rien emporté de valeur.

CENT PASSAGERS PERDENT LA VIE Dans une collision au large de la côte de Californie.

San Francisco, 22 juillet.—Cent personnes ont perdu la vie dans une collision qui a eu lieu samedi soir au large de Shelter Cove, entre le vapeur "Columbia" et la goélette "San Pedro". Le capitaine Doran, qui commandait le "Columbia", est au nombre des noyés. Au moment de la collision tout le monde dormait à bord du vapeur à l'exception de la vigie et de l'officier de quart. Le brouillard était très épais le capitaine avait donné ordre de ralentir la marche du navire. Quelques minutes avant minuit la vigie signala un grand voilier qui se trouvait directement sur le passage du vapeur. Des signaux d'alarme furent immédiatement échangés et les timoniers des deux navires firent les plus grands efforts pour éviter une collision, mais en vain. La goélette, lourdement chargée, vint frapper le vapeur à bâbord, lui causant une profonde déchirure dans la coque. Les passagers réveillés en sursaut s'élançèrent sur le pont en vêtements de nuit, cherchant à la hâte à quitter le navire condamné. Une chaloupe dans laquelle une vingtaine de passagers prirent place fut mise à la mer, et cinq minutes plus tard le navire som-

METTEZ-VOUS A L'ŒUVRE 4% INTERET COMPOSE 4% BANQUE DU PEUPLE PRES DE LA POSTE. Etablie en 1869. Capital et Surplus \$600,000. BRANCHE DE DEPOTS D'EPARGNES, Rue du Canal, coin de la rue Bourbon.

AMUSEMENTS, WHITE CITY.

La reprise du "Mikado", un des plus amusants opéras comiques du répertoire, avait attiré une foule considérable dimanche soir à la White City. Après le concert gratuit donné par l'orchestre le Casino a été envahi, et bien avant le lever du rideau il n'y avait pas une place inoccupée. Les artistes de la troupe Olympia se sont particulièrement distingués dans cette pièce; ils ont su en faire ressortir toutes les beautés et les originalités, et tous ont recueilli une ample moisson d'applaudissements. Les spectateurs ont surtout admiré Miss Lottie Kendall, qui a fait une très gentille Yum Yum; M. Robert Pitkin, très drôle en Koko, Carl Haydn, etc. Les autres divertissements ont été très fréquentés.

WEST END.

Après l'intense chaleur de la journée une foule énorme s'est portée à West End dimanche pour humer la brise du lac, qui était vraiment délicieuse et réconfortante. C'était aussi l'inauguration du nouveau programme, et comme il est un des meilleurs de la saison la soirée a été aussi agréable qu'on pouvait le désirer. Le "Bootblack Quartette" et Barry et Walford ont obtenu autant de succès que la semaine précédente, c'est à dire beaucoup. Quant à Jimmy Lucas, un imitateur hors de pair, et les trois Abdallah, des gymnastes d'une force exceptionnelle, ils ont été l'objet d'une ovation. Le concert de l'orchestre a été parfait et les vues animées du kinodrome ont beaucoup amusé les spectateurs. Le succès a été aussi grand hier soir et la semaine s'annonce brillante pour West End. Jeunes voleurs. Albert Johnson, Stephen Steininger et Paul Cassard, trois gamins âgés de 8 à 9 ans, ont été arrêtés hier matin par le sergent Leroy. Ils sont accusés d'avoir commis un vol dans la demeure de M. John Hackenjos à l'angle des rues Camp et Marengo, samedi dernier pendant l'absence de la famille de M. Hackenjos. Les objets volés ont été plus tard retrouvés par la police.

UN APPEL. Les maisons à appartements, les maisons et régies à mière, les maisons contenant trois ou quatre appartements et les maisons à louer, sont toutes à la disposition de nos lecteurs. Le seul véritable abri est apparemment celui de la tombe—le dossier et comme somme dans les bras de la mort éternelle. Une petite fille était couchée sur un grabat dans une des maisons à appartements de la ville, et la rougeur des joues de son visage pâle et ses yeux profonds et pleins, indiquaient qu'elle était aux prises avec cette maladie mortelle et épuisante—la Consumption. Il n'y avait aucun espoir pour elle, elle languissait dans la douleur et s'éteignait jusqu'à ce que la mort vint la délivrer. Cette maladie redoutée fait plus de victimes que nos grandes guerres et elle est si traitée et perdue que au victimes n'ont pas conscience de danger qu'elle court. Il n'y a guère de famille qui n'ait connu ce épouvantable danger et qui ne se doute la perte d'un enfant aimé et dévoué. La Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane réunit un fonds pour construire des maisons dans le paroisse de Tammany Low, dans le but de traiter les cas de consumption à leur début. Le montant requis sera de \$10,000, et nous demandons aux lecteurs de se joindre à nous dans cette grande entreprise. C'est une œuvre pure et simple, et si comme nous le croyons, la consumption dans ses premières phases peut être guérie, ce sera une œuvre dont bénéficieront tous les êtres humains. Envoyez à ce journal votre don pour ce fonds, et adressez vos contributions à W. G. Tebauld, Président du Comité des Finances, 217 rue Bayala.

AU SUJET DE CERTIFICATS DE PIANOS. Il nous est donné à entendre que la Nouvelle-Orléans et le territoire environnant ont été submergés de certificats de pianos de montants divers, et nous en possédons nous-mêmes un portant un nombre au-dessus de 3000. La L. GRUNEWALD CO., LTD., ne refuse jamais la concurrence et consent par ceel à accepter tous les certificats de pianos sur pianos ou instruments jouant du piano, quel que soit le magasin de pianos par lequel ces certificats ont été émis. Cela signifie pratiquement une réduction dans les prix pendant 30 jours. Profitez de la qualité GRUNEWALD; ayez un meilleur piano avec la même réduction. L. GRUNEWALD CO., LTD., 725 RUE DU CANAL.

NOTRE OFFRE DE PRIME. Compte pour toute la semaine. Lire et réaliser jusqu'à ce que vous comprahiez bien ce que signifie ce que nous vous donnons quelque chose pour rien. A chaque paiement au comptant sur l'achat d'un nouveau piano, nous vous allouons Un-Cinquième en sus du montant payé. Ainsi pour un premier paiement de \$10 nous vous donnerons un reçu de \$12 et ainsi de suite en proportion—accordant toujours Un-Cinquième de plus qu'il n'est payé. Faites des recherches sur cette offre—voyez notre ligne de Pianos nouveaux et d'e casion et votre bon jugement fera le reste.

JUNIUS HART PIANO HOUSE LIMITED J. P. SIMMONS, Président et Directeur. 1001-1003 Rue du Canal, coin Bourgogne.

Feuilleton DE Abeille de la N. O. No. 37 Commencé le 9 Juin 1907 LES CRIMES D'UN HÉROS PAR THÉODORE CAHU DEUXIÈME PARTIE VII SEPARATION. (Suite) Aussitôt que Kergor se trouva seul avec Morian, il lui demanda: —Avez-vous des nouvelles de France? —Je n'ai pas de lettres... mais

J'ai reçu un paquet de journaux... j'ai parcouru ceux qui paraissent au moment de notre départ de Bordeaux. —Vous les avez apportés? —Je les avais gardés pour vous les donner à lire... ils ont été égarés en route. —Que disaient-ils? —On vous croit en Amérique. —On a perdu ma trace? —Oui. Pour couper court à tout autre interrogation, Morian ajouta: —Le reste importe peu, puisque vous m'avez tout appris rue du Rocher. Votre extradition est demandée. —C'est singulier, fit observer Kergor, ma cousine vous a appris que ma piste avait été perdue à Bordeaux. Pourquoi demande-t-on mon extradition en Amérique? —Mlle de Hantmont ne lit probablement pas les journaux. —Elle les lisait peu jadis. —Elle a dû être renseignée peut-être par la justice elle-même, qui, en ce moment, n'en savait pas plus long... A moins que ce bruit n'ait été lancé intentionnellement par un ami de votre famille, dans le but de faciliter votre disparition. Kergor se souvint. —Mon père connaissait en effet le préfet de police, dit-il d'une voix sourde. —Il se rappelait la lettre du préfet concernant Claudia et Wilcox, document égaré dans lequel

dans son aveuglement lasensé il avait refusé d'y ajouter foi. Il possédait un long sôapir. —Je croyais vous apporter une bonne nouvelle, fit Morian, sans cela je ne vous en eusse rien dit. Kergor le regarda étonné ne s'expliquant pas ce que Morian appelait une bonne nouvelle. Le capitaine reprit: —Vous êtes en Amérique, donc votre trace est perdue, et nul ici, ni à Paris, ne peut désormais soupçonner Hermann de Châteaubourg en Monsieur de Kergor, ancien sous-officier de spahis, le remplaçant officiel de mon second, Monsieur Bertou, rentré en France pour malade... Votre situation devient donc des plus nettes. —Je comprends, répondit Kergor tout ému. Comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance? Sans vous je serais mort... déshonoré... je me serais tué... —Dans ma prochaine lettre au ministre, je l'aviserai de ma décision et j'en prendrai la responsabilité. —J'espère que cette responsabilité vous sera légère, car s'il m'est défendu de servir mon pays sous le nom de Châteaubourg, j'essaierai d'honorer celui de Kergor. —Comme vous l'avez fait jusqu'ici, conclut Morian. —Et de mourir... ajouta Kergor, tandis que le capitaine réfléchissait à l'avenir et spé-

culait sur le moment de mourir. —Après un court séjour aux Oueddas, Morian laissa la garde du poste à un agent venu de Brazzaville, représentant une maison de commerce, avec la mission de faire respecter le drapeau. Il recommanda: —Soyez bon... surtout soyez juste et ne sévissez qu'à la dernière extrémité, quand vous aurez employé tous les autres moyens. Autant que possible, il faut éviter les châtements, qui presque toujours attirent les haines et fomentent les révoltes. Puis il partit pour la haute Kémo. Il était accompagné d'un nombre assez considérable de noirs qui transportaient outre les marchandises d'échange le matériel nécessaire à la fondation de nouveaux postes. Le voyage se fit le plus souvent en pirogues, quelquefois à pied, dans un pays très difficile, les rapides de la rivière obligeant la caravane à des manœuvres extrêmement pénibles. Enfin, on parvint près des sources de la Kémo, en un point où elle n'était pas navigable. Morian décida d'y former un nouveau poste, comme limite extrême des communications par voie d'eau depuis Brazzaville. La mission se trouvait dans une grande plaine herbeuse, sur le territoire du Tokbos, peuplée

guerrière et anthropophage, dont les dispositions, au dire des Oueddas, étaient à craindre. Morian envoya des messagers noirs dans leur village à la recherche du chef, mais ils revinrent ayant trouvé les villages déserts. Tous les habitants avaient fui. Alors, on procéda à l'installation du camp qui fut entouré d'une tranchée protégée par des abatis pour se garder contre toute surprise. La nuit s'écoula tranquillement, sans alertes. Le lendemain matin, le capitaine se mit en quête d'un emplacement pour le poste, à proximité de la rivière. Il le choisit sur une hauteur de la rive gauche dominant toute la région environnante, et en dehors des terrains de culture des indigènes. Pendant ces divers préparatifs, les sentinelles signalèrent l'approche d'une troupe nombreuse. De tous les villages déserts, la veille, sortaient des groupes de Tokbos qui marchaient sur le camp, armés en guerre. Morian et ses compagnons les observèrent curieusement, mais avec grande vigilance. A cinq cents mètres environ de la tente devant laquelle se tenaient les blancs, les Tokbos s'arrêtèrent pour tenir un palabre. Ces indigènes n'avaient jamais

vu de blancs; aussi leur stupéfaction était-elle très grande. Armés d'un bouclier en cuir, ils tenaient à la main une poulgnée de sagale. Sur l'épaule ils portaient un carquois rempli de flèches à pointes de fer. Nus ou à peu près, on apercevait sur leur tête une sorte de diadème surmonté d'une touffe de plumes multicolores. L'adjudant avait fait prendre les armes aux Sénégalais qui se formèrent en demi-cercle à droite et à gauche de la tente, une section restant à la garde des outils et des progrès. Quand les Tokbos eurent terminé leur palabre, ils se mirent en mouvement, lentement, avec de minutieuses précautions. Ils paraissaient hostiles. Leur chef marchait en tête, à quelques pas, reconnaissable à la touffure de chat sauvage qui lui servait de coiffure. Vêtu d'une superbe peau de panthère, il tenait d'une main une longue javeline; de l'autre un bouclier en bois dur, doublé d'une plaque de fer, en forme d'étoile. Arrivé à cent mètres environ de la tente devant laquelle se tenaient les membres de la mission, il se retourna et fit un signe. Ses guerriers s'arrêtèrent. Il jeta à l'entour un regard lent, inquiet. Les armes des Sénégalais qui étincelaient au soleil paraissaient attirer plus particulièrement son attention.

Il hésitait. Cependant il finit par s'avancer de quelques pas, puis s'arrêta de nouveau. Un Tokbos étendit une peau d'antilope sur un rocher qui émergeait au-dessus du sol. Le chef s'assit devant Morian sans dire un mot. A sa ceinture pendait une petite corne d'ivoire. Il la prit à la main. Un interprète ouadda qui se tenait derrière Morian lui dit aussitôt à demi-voix: —Capitaine, s'il sonne la corne d'ivoire, c'en est fait de nous. C'est le signal de guerre. —Je le sais, dit Morian impassible. Puis il appela Papin, l'adjudant qui se tenait à la droite des Sénégalais, et lui commanda: —Envoyez-moi un clairon. Le chef tokbos, toujours silencieux, regardait l'adjudant s'éloigner, puis revenir, escorté d'un clairon qui se plaça à côté du capitaine, son instrument campé sur la hanche. Les guerriers tokbos se rapprochèrent, enerrant peu à peu le petit détachement, aussi silencieux que son chef, inquiet, mais nullement intimidé. La situation devenait critique. Si le chef portait la corne d'ivoire à ses lèvres, les javelines de ses guerriers qui ne manquaient jamais leur but, auraient vite raison de la troupe de Morian. Le capitaine demeurait impassible, sachant bien que le moins